

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**MSCTUM de Tribus Impostoribus Gallico Sermone
exaratum ἀδέσποτον ἀνέκδοτον, et longe rarissimum**

Reimmann, Jacob Friedrich

[Deutschland], [zwischen 1700 und 1799]

[Traktat über die drei Betrüger]

[urn:nbn:de:gbv:45:1-98682](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:gbv:45:1-98682)

De Dieu.

Quoi qu'il importe à tous les hommes, de connoître la vérité, très peu néanmoins la connoissent, par ce que la plus part sont incapable, de la chercher d'eux mêmes, ou ne veulent pas s'en donner la peine; ainsi il ne faut pas s'étonner, si le monde est rempli, d'opinions vaines, et ridicules, rien n'étant plus capable de leur donner cours, que l'ignorance. C'est l'unique source des fausses Idées, que l'on a de la Divinité, de l'Âme, des Esprits, et presque de toutes les autres choses. L'usage a prévalu de sorte, qu'on se contente, des préjuges de la naissance, et de se rapporter de tout, à des personnes interressées, qui soutiennent opiniâtement, les opinions reçues,

et parlent autrement qu'ils ne pensent, de peur de se détruire eux mêmes.

2.

Ce qui rend le mal sans remède, c'est qu'après avoir établi les fautes idées qu'on a de Dieu, on apprend au Peuple à les croire, sans les examiner. On lui donne de l'avarice pour les véritables Savans, de peur, que la raison qu'ils suivent, ne lui fasse connoître, les erreurs, où il est plongé; les partisans de ces absurdités, ont si bien réussi, qu'il est dangereux de les combattre: il leur importe trop que le Peuple soit ignorant, pour souffrir, qu'on les désabuse, ainsi on est contraint, de déguiser la vérité, ou de se sacrifier, à la rage des faux Savans,

et des Ames interessées. Si le Peuple pouvoit
 comprendre, en quel abime l'ignorance le-
 jette, il s'écoueroit bientôt le joug de ces
 ames venales, puis qu'il est impossible de-
 laisser agir la raison, que l'on ne découvre
 la verité; pour empêcher les bons effets,
 quelle produiroit infailliblement, on la
 peint comme un monstre, qui n'est capa-
 ble d'inspirer aucun sentiment, et
 quoi qu'on blame en général ceux, qui ne
 sont point raisonnables, on veut néan-
 moins, que la raison soit toute pervers-
 tie; ainsi tombant en des contradicti-
 ons perpetuelles, il est mal aisé de savoir,
 ce, que pretendent les ennemis de la rai-
 son. Cependant il est vrai, que la droite
 raison est la seule, que l'homme doit

A.

suivre, et que le Peuple n'y est pas si mal
propre, qu'on tache de le persuader, —
Mais il faudroit que ceux, qui ont —
soin de l'instruire, s'efforcassent, de
rectifier ces faux sentiments, et d'ef-
facier les préjuges. Alors on verroit, —
que le Peuple ouvrirait les yeux, peu
à peu, qu'il deviendroit susceptible de
la vérité, et apprendroit, que Dieu —
n'est point de tout ce, qu'il s'imagine.

3.

Pour en venir à bout, il n'est besoin,
ni de hautes speculations, ni de pene-
trer fort avant, dans les secrets de la
nature; il ne faut, qu'un peu de bon-
sens, pour voir, que Dieu n'est ni colère,
ni jaloux; que la justice, et la —

5.
miséricorde, sont de faux titres, qu'on lui
attribue, et qu'enfin rien de ce, que les
Prophètes, et les Apôtres en ont dit, ne
constitue, ni sa nature, ni son essence.
En effet, à parler sans fard, et à dire les
choses comme elles sont, il est certain,
que ces gens là, n'étoient ni plus habi-
les, ni mieux instruits que le reste des
hommes, que bien loin de cela, ce qu'ils
en disent, est si grossier, qu'il faut être
Peuple, pour le croire. La chose est de
soi évidente, mais, pour la rendre
encore plus familière, voyons, s'il
ya apparence qu'ils fussent faits au-
trement que les autres hommes.

4.
Pour la naissance, et les fonctions -

6.

ordinaires, de la vie, on demeure d'accord, qu'ils n'avoient rien au dessus de l'humain, qu'ils étoient nés d'homme, et de femme, et qu'ils soutenoient leur vie de la même façon, que nous; Mais — pour l'Esprit, on veut, que Dieu y résidât tout autrement qu'ailleurs, et qu'ils eussent un entendement, bien plus éclairé, que le nôtre. Il faut — avouer, que le Peuple a bien du penchant à s'aveugler, par ce qu'on lui a dit, que Dieu aimoit mieux les Prophètes, que le reste des hommes, qu'il se communiquoit à eux particulièrement; il le croit d'aussi bonne foi, que si la chose étoit sensible, et sans considérer, que tous les hommes se —



7.
ressemblent, et qu'ils ont tous un même
principe, à qui tout est égal, ils préten-
dent, que ces gens là, étoient d'une trem-
pe extraordinaire, et faits exprès pour
débiter les Oracles de Dieu: Mais outre,
qu'ils n'avoient, ni plus d'esprit que le
commun, ni l'entendement plus par-
fait, que voions nous dans leurs écrits,
qui nous oblige à avoir des sentiments
d'eux plus élevés, que des autres? La
plus part de ce qu'ils ont dit, est si
obscur, que l'on n'y entend rien, et en
si mauvais ordre, que l'on voit bien,
qu'ils ne s'entendoient pas eux mêmes,
et qu'ils étoient fort ignorants. Ce-
qui a donné lieu à la créance qu'on a
d'eux, c'est, qu'ils se vantoient, de-

8.

tenir immédiatement de Dieu tout ce, qu'ils annoncoient au Peuple; Créance absurde et ridicule, puis qu'ils avouent eux mêmes, que Dieu leur parloit en songe. Car les songes étant naturels, il faut qu'un homme soit bien vain, ou bien insensé, pour se vanter, que Dieu lui parle en ce tēms là, et que celui qui y ajoute foi, soit aussi bien credule, puis qu'il n'y a point des Oracles; Supposons même, que Dieu se fit entendre à quelqu'un par les songes, par les visions, ou par quelque autre voye, personne néanmoins n'est obligé de croire un homme, qui peut errer, et qui pis est, qui est sujet à mentir: aussi voions nous, qu'on n'avoit pas -



9.

dans l'ancienne loi, pour les Prophètes
autant d'estime, qu'on en a aujourd'hui.
Lors qu'on étoit las de leur Babil, qui
ne tendoit qu'à détourner le Peuple
de l'obéissance de leurs Rois legiti-
mes, on les faisoit taire, par divers-
supplices, jusques là, que Christ suc-
comba, parce qu'il n'avoit pas, comme
Moïse, * une Armée à sa suite, pour
defendre ses opinions; Ajoutés à cela,
que les Prophètes étoient tellement
en passion de se contredire, les uns-
les autres, qu'il ne s'en trouvoit pas
de quatre cent un de véritable —.

* Moïse fit mourir tout d'un coup 2400.
hommes pour s'être opposés à sa
Loi.

90
23
De plus q̄ il est certain, que le but de leurs prophéties, aussi bien que des Loix des plus celebres Legislateurs, étoit, déterniser leur memoire, en faisant croire au Peuple, qu'ils conféroient privement avec Dieu. Les plus fins Politiques, n'ont pas réüssi par cette ruse, qui à l'imitation de Moïse, n'avoient pas le moyen de pourvoir à leur seureté.

5.
Cela posé, examinons l'idée que les Prophe-
tes ont eüs de Dieu: à les en croire, -
Dieu est un être purement corporel; -
Michas, le voit assis; Daniel, vêtu de blanc,
¶ N'est écrit au Liv: 1. des Rois. Ch. 22. v. 6. Au Achab
Roi d'Israel consulta 400. Prophetes, qui se trouve-
rent tous faux, par le succès de leurs Propheties.

11.
et sous la forme d'un Vieillard; Ezechiel, -
comme un feu; voilà pour le Vieux-Testa-
ment. Pour le Nouveau, les Disciples de
Jes: Chr: s'imaginent le Saint Esprit sous
la figure d'une Colombe, les Apôtres des-
langues de feu, et St. Paul enfin, comme
une lumiere, qui éblouit, et qui aveugle.

Pour ce qui est de la contradiction de leurs
sentiments, Samuel & croit, que Dieu ne se
repentoit point, de ce, qu'il avoit résolu;
Cependant Jeremie + dit: que Dieu se re-
pent de quelque conseil qu'il ait pris.

Joel dit: * qu'il ne se repent, que du mal,
qu'il a fait aux hommes. La Genese »
enseigne, que l'homme est Maître du -

& 1. Sam: 15. v. 29. +. Jerem: 18. v. 10.

* C. 2. v. 13. » C. 4. v. 7.

peché, et qui ne tient qu'à lui, de bien faire
au lieu que St. Paul dit: que les hommes
n'ont nul Empire sur la concupissance,
sans une grace, et une vocation de Dieu
toute particuliere. Voilà les nobles senti-
ments, que ces bonnes gens ont de Dieu
et ce que l'on veut, qu'on en croie, senti-
ments où tout est sensible, et tout mate-
riel, comme on voit, et cependant on dit:
que Dieu n'a rien de commun avec la
matiere, et qu'il est quelque chose d'incom-
prehensible à nôtre égard. Je voudrois
bien savoir, comment cela se peut
accorder? S'il est juste, d'en croire des
contradictions si visibles, si peu vrai-
semblables? et si l'on doit enfin s'en
rapporter à des gens si grossiers, qui

s'imagin^{ie}ent, non obstant les artifices de Moïse, qu'un veau étoit leur Dieu. Mais sans nous arrêter aux reveries d'un Peuple, élevé dans la Servitude, et parmi des Superstitieux, disons, que l'ignorance a produit la crédulité, et les mensonges, d'où sont sortis les erreurs, qui regnent aujourd'hui.

Des Raisons,

qui ont mis les hommes à se figurer un Être invisible, ou ce, qu'on nomme communement Dieu

¶
Ceux qui ignorent les causes phisiques, ont une crainte naturelle, qui procede du doute où ils sont, s'il est une Puissance qui leur puisse nuire ou aider. De là -



est venu le penchant, qu'ils ont à feindre les Êtres invisibles, c'est à dire, leurs propres fantômes, qu'ils louent dans la prospérité, et dont enfin ils se font des Dieux, et cette crainte chimerique des Puissances invisibles, est la Semence des Religions, que chacun se forme à sa Mode. Plusieurs, aux quels il importoit, que le Peuple fut arrêté par des semblables reveries, ont fomenté cette semence des Religions, en ont fait une Loi, et ont enfin incité le Peuple, par l'apprehension de l'avenir, à leur obeir aveuglement.

La source des Dieux étant trouvée, les hommes ont crû, qu'ils leur ressembloient et qu'ils faisoient comme eux, toutes-

15.

choses pour quelque fin, car ils disent unanimentement: que Dieu n'a rien fait, que pour l'homme, et reciproquement, que l'homme n'est fait, que pour Dieu; le préjugé étant général, voyons, pour quoi les hommes ont tant de pente à l'embrasser, pour faire voir en suite, que c'est de là, qu'ils ont pris occasion, de se former une idée du bien, et du mal; du mérite, et du péché; de la louange, et de la honte; de l'ordre, et de la confusion; de la beauté, et de la laideur; et des choses semblables.

3.

Chacun doit demeurer d'accord, que tous les hommes naissent dans une profonde ignorance, et que la seule chose, qui leur est naturelle, est, de chercher ce,

qui leur est utile, et profitable: D'où vient, que premierement on croit, qu'il suffit pour être libre de sentir en soi même qu'on peut vouloir, et souhaiter, sans se mettre nullement en peine des causes, qui disposent à vouloir, et souhaiter; — parce qu'on ne les connoit pas; en second lieu qu'il suffit, que les hommes ne font rien que pour une fin, qu'ils preferent à toute autre chose, ainsi ils n'ont pour bût, que de connoitre les causes, fin de leurs actions, s'imaginants, que hors de cela, ils n'ont plus lieu de douter de rien, et trouvant en eux, et hors d'eux, des moïens pour parvenir à ce, qu'ils souhaitent, aiant par exemple des yeux pour voir; des oreilles, pour entendre;

des animaux, pour les nourrir. et un soleil, —
 pour les éclairer; ils ont formé ce raison-
 nement, qu'il n'y-a rien dans la nature, qui
 ne soit fait pour eux, et dont ils ne —
 puissent disposer. D'ailleurs considerants,
 qu'ils n'ont point fait ce monde, ils ont
 crû être bien fondés à croire un Etre-
 Supreme, qui l'a fait pour eux, tel qu'il
 est: Car après s'être persuadé, qu'il n'a
 pû s'être fait lui même, ils ont conclu,
 qu'il étoit l'ouvrage d'un, ou de plusi-
 eurs Dieux, qui l'ont destiné au plaisir,
 et à l'usage de l'homme seul; d'autre
 coté, la nature des Dieux, que les hom-
 mes admettoient, leur étant inconnüe,
 ils en ont jugé par là, s'imaginants, —
 que les Dieux, étant susceptibles des

mêmes passions qu'eux, n'avoient fait le Monde, que pour eux, et qu'ils leur étoient extrêmement chers. Et comme les inclinations sont toutes différentes, chacun s'est efforcé, d'adorer Dieu selon son humeur, pour attirer ses benedictions sur lui, et pour faire servir toute la nature à ses appetits. 4.

Par ce moïen, ce préjuge étant devenu superstition, il s'est enraciné de sorte, que les plus grossiers se sont crû capables, de pénétrer dans les causes finales, comme, s'ils en avoient une parfaite connoissance; si bien, qu'au lieu de faire voir, que la nature ne fait rien envain, ils ont montré, que Dieu et la

nature revoient aussi bien que les hommes par l'expérience, leur faisant voir, qu'un nombre infini d'incommodités, troublent les douceurs de la vie, tels que sont les Orages, les tremblements de terre, les maladies, la faim, la soif etc: ils ont attribué tous ces maux à la colère des Dieux, qui se representoient irrités contre les offenses des hommes; sans, qu'ils aient pu être désabusés de ce préjugé par des exemples journaliers, qui leur prouvoient, que les biens, et les maux, ont été de tout-tems communs, aux méchants, et aux bons; la raison de cela est, qu'il leur étoit plus facile, de demeurer dans l'ignorance naturelle, que d'abolir un préjugé, établi depuis tant de Siecles,

2 70.
pour introduire quelque chose de plus vrai
semblable.

5.
Ce préjugé les a fait tomber, dans un autre,
qui est de croire, que les jugemens de Dieu
leur étoient incompréhensibles, et que
c'est pour cette raison, que la connoissan-
ce de la vérité, est au dessus de l'Esprit
humain. Erreur, où l'on seroit encore,
si les Mathématiques, et quelques au-
tres sciences, n'avoient détruis ce pré-
jugé.

6.
Pour ce, qui est de faire voir, que la
nature ne se propose aucune fin, et
que toutes les causes finales ne sont,
que des fictions humaines, il n'est pas

bésain des longs discours, cette Doctrine -
otant à Dieu les perfections qu'on lui
attribue, et voici comment je le prouve:
Si Dieu agit pour une fin, soit pour soi
même, ou pour quelque autre, il desire ce,
qu'il n'a pas, et il faut avouer, qu'il-y-a-
eu un tems, au quel Dieu n'ayant pas ce,
pourquoi il a agi, il a souhaité de l'avoir,
ce qui est faire un Dieu indigent. Et pour
ne rien omettre de ce, qui peut appuier
ce raisonnement, opposons lui le raison-
nement de ceux, qui tiennent l'opinion
contraire: Si par exemple, une pierre-
tombe sur quelqu'un, et le tue, il faut
bien disent ils, que cette pierre soit -
tombée à dessein de tuer cet homme,
cela ne pouvant être arrivé que ce que

22.

Dieu l'a voulu. Que si on leur répond, que c'est le vent, qui a fait tomber cette pierre, par ce que l'homme passoit précisément au même tems que le vent ébranloit la pierre? Si vous leur repliqués, que le vent étoit alors impétueux, à cause que la mer étoit agitée dès les jours précédens, encore qu'il ne parut en l'air aucune agitation, et que cet homme, aiant été prié d'aller manger chez un Ami, il alloit alors au rendez-vous, ils vous demandent encore, car ils ne se rendent jamais, pourquoi cet homme étoit convié chés son Ami en ce tems là plutôt qu'en un autre? faisant ainsi une infinité des questions, pour tacher de faire avouer, que la seule volonté

de Dieu, qui est l'azile des ignorants, est la cause de cette chute. De même, lors qu'ils voient la structure du corps humain, ils tombent dans l'admiration et concluent de ce qu'ils ignorent, les causes d'une chose qui leur paroît si merveilleuse, que c'est un ouvrage surnaturel, où les causes qui nous sont connues ne peuvent avoir eu de part, de là vient, que celui qui veut savoir à fond les causes des miracles, et penetrer en vrai savant dans les causes naturelles, sans s'amuser à les admirer en ignorants, de là vient, dis-je, que ce vrai savant passe pour impie et pour heretique, par la malice de ceux, que le vulgaire reconnoit pour les Interpretes et de la nature et de Dieu, les Esprits

mercenaires ne doutant pas que l'ignorance, qui tient le Peuple dans l'étonnement est ce qui les fait subsister et qui conserve leur credit.

7.

Les hommes s'étant coëffés de la ridicule opinion que tout ce qu'ils voient est fait pour eux, se sont fait un point de Religion, de l'appliquer à leur interêt et de juger du prix des choses par le profit qu'ils en retirent, d'où ils ont pris sujet de former ces notions, qui leur servent, à expliquer la nature des choses, savoir le bien, le mal, l'ordre, la confusion, le chaud, le froid; la beauté, la laideur; qui dans le fond ne sont point ce, qu'ils s'imaginent, et par ce

qu'ils se piquent d'avoir leur libre arbitre, ils se sont ingerés, de décider de la louange, et de la honte du peché et du mérite, appellent bien tout ce, qui tournent à leur profit, et ce qui regarde le culte divin, et mal au contraire ce, qui ne convient à l'un, ni à l'autre, et par ce que les ignorans ne sont pas capables de juger de rien, et qu'ils n'ont nulle idée des choses, que par le secours de l'imagination, qui prennent pour l'entendement. Ces gens dis-je, qui ne connoissent la nature de quoi, que ce soit, se figurent un ordre dans le monde, qu'ils croient tel, qu'ils se l'imaginent. Les hommes étant fait de belle sorte, qu'ils croient les choses bien ou mal ordonnées,

suivant qu'ils ont de facilité ou de peine -
à les imaginer, quand les sens les leur
représentent, et comme on se plaît da-
vantage à ce qui fatigue le moins, l'ima-
gination se persuade être bien fondée à
pré^{te}rer l'ordre à la confusion, comme
si l'ordre n'étoit autre chose, qu'un pur
effet de l'imagination des hommes, de
sorte qu'en disant que Dieu a tout
fait avec ordre, c'est avouer qu'il a cette
faculté aussi bien que l'homme, si ce
n'est peut-être en faveur de l'imagi-
nation humaine, ils prétendent que
Dieu ait créé le monde de la manière
qui est la plus facile à s'imaginer, quoi-
qu'il-y-ait 100. choses, qui sont fort au-
dessus de la force de l'imagination,

et une infinité, qui la jettent dans le desordre, à cause de sa foiblesse.

8.

Pour ce, qui est des autres notions, ce sont de purs effets de la même imagination, qui n'ont rien de réel, et qui ne sont que les différentes modes, dont cette Puissance est capable. Par exemple, si le mouvement, que les objets impriment dans les nerfs, par le moien des yeux, est agréable aux sens, on dit que ces objets sont beaux, que les odeurs sont bonnes, ou mauvaises, les saveurs douces, ou ameres; ce qui se touche dur, ou tendre, les sons rudes, ou délicieux^x, suivant que les odeurs, les saveurs et les sons frappent et pénètrent les sens, jusques là, qu'ils en aient trouvé,

qui ont crû Dieu capable de se plaire à la
melodie, et que les mouvements célestes
étoient un concert harmonieux, preuve
évidente que chacun croit les choses être
telles, qui se les figurent, ou plutôt que
le monde est purement imaginaire. —
C'est pourquoi ce n'est pas merveille, qu'il
se trouve à peine deux hommes d'une
même opinion, et qu'il-y-en ait même,
qui font gloire de douter de tout. Car,
bien que les hommes aient un corps qui
se ressemble en beaucoup de choses, ils
diffèrent pourtant en quantité de choses,
et c'est, d'où vient, que ce qui semble bon
à l'un, paroît mauvais à l'autre, et ce
qui plait à celui-ci, ne plait à celui-là,
d'où il est aisé d'insérer, que les senti-

ments ne different, qu'à l'égard de la phantasie, que l'entendement y a peu de part, et qu'en fin les choses du monde ne sont qu'un pur effet de la seule imagination, au lieu, que si l'on consultoit les lumieres de l'entendement, les Mathematiques font foi, que tout le Monde conviendrait de la verité, et que les jugemens seroient plus uniformes, et plus raisonnables, qu'ils ne sont.

Q.

Il est donc evident, que toutes les raisons, dont le vulgaire a coutume de se servir, quand il se mêle d'expliquer la nature, ne sont, que façon d'imaginer, qui ne prouvent rien moins, que ce qu'ils prétendent. Et parce qu'on donne à ces

raisons des mots aussi réels que s'ils existoient ailleurs, qu'en l'imagination, je les appelle non pas des Etres de raison, mais d'Etre de pure imagination, ne voyant rien de si aisé que de répondre aux arguments, que l'on fonde sur ces notions et qu'on nous objecte, comme il suit. —
S'il étoit vrai, que l'univers fut écoulement, et une suite nécessaire de la nature divine, d'où viendroient les imperfections, et les défauts, qu'on y remarque? par exemple, la corruption qui remplit tout de mauvaise odeur, tant d'objets si desagréables, tant de desordres, tant de maux, tant de pechés, et tant d'autres choses semblables il n'est rien, dis-je, de plus aisé, que de refuter ces objections. Car, on ne peut —

juger de la perfection d'aucun Etre, qu'autant, qu'on en connoit l'essence, et la nature, et c'est s'abuser de croire, qu'une chose est plus ou moins parfaite, suivant quelle plait, ou deplait, et quelle est utile, ou inutile à la nature humaine. Et pour fermer la bouche à ceux, qui demandent: pourquoi Dieu n'a pas créé tous les hommes sans exception, pour se laisser conduire aux lumieres de la raison? il suffit de dire: que c'est à cause que la matiere ne lui manquoit, pas pour donner à chaque Etre le degré de perfection, qui lui étoit convenable, ou pour parler plus proprement, par ce que la Loi de la nature étoit si ample et si étendue, qu'elle pouvoit suffire à la production de toutes choses, dont est capable un entendement infini.

Ce que c'est que Dieu.

Cela posé, si l'on demande: ce que c'est que Dieu?
 je reponds: que ce mot nous represente un Être
 infini, dont l'un des attributs est d'être une
 Substance étendue, par consequent éternelle,
 et infinie; l'extension ou la quantité n'étant
 finie, ou divisible, qu'en tant, qu'on l'imagine
 telle, car la matiere étant par tout la même,
 l'entendement n'y distingue point de parties.
 Par exemple, l'eau en tant, qu'eau, est ima-
 ginée divisible et ses parties séparées les-
 unes des autres, quoi qu'étant que Substan-
 ce corporelle, elle ne soit ni separable, ni
 divisible. Enfin l'eau étant qu'eau, est sujette
 à corruption, et génération, quoi qu'en tant
 que Substance, elle ne soit ni l'un ni l'autre,
 et ainsi la nature et la quantité n'ont rien

qui soit indigne de Dieu, car si tout est en Dieu, et que tout coule nécessairement de son essence, il faut absolument, qu'il soit tel, que ce qu'il contient. Puis qu'il est incomprehensible, que des Êtres tout matériels soient construits dans un Être, qui ne l'est point, et afin qu'on ne croie pas que cette opinion est nouvelle, Tertulien, l'un des premiers hommes, que les Chrétiens aient eu, a prononcé contre Apelles, que ce qui n'est point corps n'est rien, et contre Praxeas, que toute Substance est un corps, sans que cette doctrine ait été condamnée, dans les quatre premiers Conciles Oecumeniques et généraux. Ces quatre premiers Conciles sont celui de Nicée, tenu l'an 375. sous l'Empereur Constantin

le Grand, et sous le Pape Sylvestre premier,
Celui de Constantinople tenu l'an 381. sous les
Empereurs Gratien et Valentinien, et Theodo-
se et sous le Pape Damase premier; celui
d'Ephese tenu l'an 431. sous les Empereurs
Theodose le jeune et Valentinien et sous
le Pape Celestin, celui de Chalcedoine tenu
l'an 462. sous les Empereurs Valentinien
et Marcien et sous le Pape Leon premier.

¶
Ces sentiments sont simples, et les seuls
même, qu'un bon et saint entendement
puisse former de Dieu. Cependant il y en
a peu, qui se contentent d'une telle sim-
plicité. Le Peuple grossier et accoutumé
aux flatteries des sens, demande un Dieu,
qui ressemble aux Rois de la terre. —

Cette pompe, ce grand éclat qui les environne, l'éblouit de telle sorte, que lui ôter toute esperance d'aller après sa mort grossir le nombre des courtisans célestes, pour jouir des mêmes plaisirs dont on jouit à la Cour des Rois, c'est lui ôter sa consolation et la seule chose qui l'empêche de se désespérer dans les miseres de la vie.

On veut un Dieu juste et vengeur, lequel punisse et recompense à la façon des Rois, et par consequent un Dieu susceptible de toutes les passions humaines. On lui donne des pieds, et des mains, des yeux, et des oreilles, et cependant on ne veut pas qu'un Dieu constitué de la sorte, ait rien de materiel. On dit que l'homme est son Chef-d'œuvre et même son image, mais on

ne veut pas, que la Copie soit semblable à l'original. Enfin le Dieu du Peuple d'aujourd'hui, est sujet à bien plus de formes, que le Jupiter des Païens. Ce qu'il y a de plus étrange c'est, plus que ces fadaïses se contredisent, et choquent le bon sens, plus le vulgaire les reverent, parce qu'il croit opiniâtement ce, que les Prophetes en ont dit, quoique ces Visionnaires ne fussent parmi les Hebreux, que ce qu'étoient chès les Païens les Augures, et les Divins. On consulte la Bible, comme si Dieu ou la nature sy expliquoit d'une façon toute particuliere, quoi que ce Livre ne soit qu'un Tissu de Fragmens, concû en divers tems, ramassé par plusieurs personnes et donné au Public, à la fantaisie

des Rabins, qui ne les ont produits, qu'à près avoir approuvé les uns, et rejeté les autres, suivant qu'ils les ont trouvés ou conformes, ou repugnans à la Loi de Moïse. Oui telle est la malice, et la stupidité des hommes, qu'ils aiment mieux passer leur vie à se chicaner les uns les autres, et à idolatrer un Livre, qu'ils tiennent d'un Peuple ignorant, un Livre où il n'y a gueres plus d'ordre, et de methode que dans l'Alcoran de Mahomet, que personne n'entend, tant il est confus et mal conçu, et qui ne sert qu'à fomenter ces divisions; Les Chrétiens dis-je, aiment bien mieux adorer ce Phantôme, qu'écouter la Loi naturelle, que Dieu, c'est à dire la nature, étant quelle est, le principe du mouvement, a écrite dans

les coeurs des hommes, toutes les autres-
 Loix ne sont que des fictions humaines,
 et de pures illusions, non par les Démon,
 ou mauvais Esprits, qui ne furent jamais
 qu'en idée, mais par l'adresse des Princes,
 et des Ecclesiastiques, ceux là, pour donner
 plus de poids à leur autorité, ceux ci, pour
 s'enrichir par le debit d'une infinité des
 chimeres qu'ils vendent chers aux igno-
 rans; Toutes les autres Loix, dis-je, ne-
 sont appuyées, que sur ce Livre nommé
 Bible, dont l'original ne se trouve point,
 qui n'est rempli, que des choses surnatu-
 relles, c'est à dire, impossibles, et qui ne-
 parle, que des recompenses, et des peines
 pour les actions bonnes, ou mauvaises,
 mais qui ne sont que pour l'autre vie,

de peur que la fourberie ne se découvre, nul n'en étant jamais revenu. Ainsi les Peuples toujours flottants entre l'espérance, et la crainte, sont retenus dans leur devoir, par l'opinion qu'ils ont, que Dieu n'a fait les hommes, que pour les rendre éternellement heureux, et malheureux; ce qui a donné lieu à une infinité de Religions, dont nous allons parler. Ce que signifie ce mot Religion, comment, et pourquoi il s'en est glissé un si grand nombre dans le Monde.

Avant, que ce mot Religion se fut introduit dans le monde, on n'étoit obligé, qu'à suivre les Loix naturelles, c'est à dire, à se conformer à la droite raison, ce seul-

instinct, étoit le lien auquel les hommes étoient attachés, est ce lien tout simple qu'il est les unis soit, de sorte que les divisions étoient rares. Mais depuis, que la crainte eut fait subconner, qu'il y a des Dieux, et des Puissances invisibles, ils éleverent des Autels. à ces Etres imaginaires, si bien, qu'en s'écouant le joug de la nature, et de la raison, qui est la source de la vraie vie, ils se lierent par les vaines ceremonies, et par un culte superstitieux, aux vains Phantômes, de l'imagination, et c'est, d'où vient ce mot de Religion, qui fait tant de bruit dans le Monde. Les hommes aiant donc admis des Puissances invisibles, qui avoient tout pouvoir sur eux, ils les adorent pour les fléchir, et s'imaginèrent de plus, que la nature

étoit un Être subordonné à ces Puissances
 invisibles, laquelle ils se figurent, comme
 une grande masse, ou comme un Esclave, qui
 n'agissoit, que suivant l'ordre que ces Pui-
 sances lui donnoient, depuis que cette fausse
 Idée eut frappé leur Esprit, ils n'eurent plus
 que du mépris pour la nature, ni de respect,
 que pour ces Êtres prétendus, qu'ils nomment
 leurs Dieux. Delà est venu l'ignorance, où
 tant de Peuples sont plongés, et dont les
 vrais Savans, quelque profond que soit cet
 abîme, les pourroient retirer, si leur zèle
 n'étoit traversé par ceux, qui menent ces-
 aveugles, et qui ne vivent que d'impostures,
 mais, bien qu'il y ait peu d'apparence, de
 réussir dans cette entreprise, il ne faut pas
 abandonner la partie de la vérité, et quand

ce ne servit, qu'en consideration de ceux, -
 qui se sont garantis des Simptômes, d'un-
 si grand mal, il faut qu'une ame généreuse
 dise les choses comme elles sont.

2.

La crainte, qui a fait les Dieux, a fait au-
 si la Religion, et depuis, que les hommes se
 furent mis en tête, qu'il y avoit des Anges-
 invisibles, qui étoient cause de leur bonne
 ou mauvaise fortune, ils firent banquerou-
 te au bon sens, et à la raison, et prirent
 leurs chimeres pour autant de Divinités,
 qui avoient soin de leur conduite. Après
 s'être forgé des Dieux, ils voulurent sa-
 voir, de quelle matiere ils étoient, et s'ima-
 ginerent enfin, qu'ils devoient être de
 même Substance, que l'ame. Puis s'étant

persuadé, que celle-ci ressembloit aux Phan-
tômes, qui paroissent dans les miroirs, ou pen-
dant le sommeil, ils crurent, que leurs Dieux
étoient des Substances réelles, mais si min-
ces, et subtiles, que pour les distinguer des
corps, ils les appellerent Esprits, bien que
les Corps, et les Esprits ne soient en effet,
qu'une même chose, et ne different, que de
plus ou du moins, puis qu'être Esprit, et in-
corporel est une chose incomprehensible,
la raison est, que tout Esprit a une figure,
qui lui est propre, et qu'il est compris en-
quelque lieu, c'est à dire qu'il y a des bor-
nes, et par consequent, que c'est un corps
tout mince et tout subtil qu'il est.

3.

Les ignorans, c'est à dire, la plus part des

hommes, aiant fixé de cette sorte, la Substance de leurs Dieux, tacherent aussi, de penetrer par quel moien ces Anges invisibles produisoient leurs effets, mais, n'en pouvant pas venir à bout, à cause de leur ignorance, ils en crurent leurs conjectures, jugeant aveuglement de l'avenir, par le passé, quoi qu'ils n'y vissent ni liaison, ni dépendance. Dans tout ce, qu'ils entreprennoient, ils envisageoient le passé, et en auguroient bien, ou mal, suivant, que la même entreprise avoit autrefois réussi. Ainsi Phormion aiant défait les Lacédémoniens, dans la bataille de Naupacte, les Atheniens, après sa mort en élurent un autre de même nom. Hannibal aiant succombé, sous les Armes de Scipion surnommé l'Africain, à cause de ce bon

succès, les Romains envoierent dans la même Province un autre Scipion contre César, ce qui ne succeda ni aux Atheniens, ni aux Romains, ainsi plusieurs, après deux, ou trois expériences, ont attachés aux lieux, et aux noms leur bonne, ou mauvaise fortune: D'autres se servent, de certains mots qu'ils appellent des enchantements, et les croient de telle efficacité, qu'ils peuvent faire parler les Arbres, faire un homme d'un morceau de pain, et metamorphoser, tout ce, qui paroît devant eux.

4.
Les Puissances invisibles étant établies de la sorte, d'abord les hommes ne les reverent que comme ils font à leurs Souverains, c'est à dire, par les marques de Soumission, et de respect, tels que sont les presents, -

Les pierres, et choses semblables, je dis d'abord, car la nature n'apprend point, à user en cette rencontre des sacrifices sanglans, lesquels n'ont été institués, que pour la Substance des Sacrificateurs, et des Ministres, destinés au Service de ces beaux Dieux.

5.
 Cette Semence des Religions, savoir l'espérance et la crainte, à force de passer par les passions, les jugemens, et les divers conseils des hommes, a produit ce grand nombre de Créances bizarres, qui sont cause de tant de maux, et de tant de revolutions, qui arrivent dans les Etats. L'honneur et les grands revenus, qu'on attacha au Sacerdoce, comme on a fait depuis au Ministère, et aux Charges Ecclésiastiques,

attirent l'ambition, et l'avarice des Personnes
rusées, qui profiterent de la stupidité des
Peuples, et donnerent si bien dans leur foible,
qu'on s'est fait insensiblement une douce ha-
bitude, d'en censer le mensonge, et de haïr
la verité.

6.

Les mensonges étants établis, et les ambiti-
eux amorcés par la douceur, d'être au dessus
de leurs semblables, ceux-ci tacherent de
se mettre en reputation, en feignant d'être
amis de ces Dieux invisibles, que le vulgai-
re apprehendoit; pour y mieux réussir,
chacun le batit à sa mode, et prit telle
licence de les multiplier; qu'on en trou-
voit un à chaque pas. 7.

La matiere informe du Monde fut appelée
le Dieu chaos, on fit le même honneur au-

Ciel, à la terre, à la Mer, aux Vents, et aux Planetes. On les fit aux hommes, et aux femmes, mais les oiseaux, et les reptiles, le Crocodile, le Veau, le Chien, l'oignon, le Serpent, et le Pourceau, en un mot, toutes sortes d'animaux et de plantes, y eurent la meilleure part. Chaque Fleuve, chaque Fontaine portoit le nom d'un Dieu; chaque maison, avoit le sien, chaque homme, à son genie. Enfin tout étoit plein, tant dessus que dessous la Terre, d'esprits, d'ombres, et de Démons. se n'étoit pas assés de feindre, des Divinités dans tous les lieux imaginables; on eut crû offenser le tems, le jour, la nuit, la concorde, l'amour, la paix, la victoire, la contention, la rouille, — l'honneur, la vertu, la fièvre, et la santé,

on eut crû, dis-je, faire outrage à ces belles Divinités, qu'on pensoit toujours pretes à fondre sur la tête des hommes, si on ne leur eut élevé des Temples, et des Autels. Ensuite on commença à craindre son propre genie, que quelques uns invoquoient, sous le nom *Muse*; d'autres, sous le nom de *Fortune*, adoroient leur propre ignorance. Ceux-ci batisoient leurs debauches du nom de *Jupidon*; leur Colere, du nom de *Furie*; en un mot, il n'y avoit rien, qui ne portât le nom d'un Dieu, ou d'un Démon.

8.

Les Fondateurs de la Religion, aiant pris garde, que la base de leurs impostures — étoit l'ignorance des Peuples, s'aviserent de les entretenir, par l'adoration des —

Images, où ils feignirent, que les Dieux habitoient, pour faire tomber sur les Prêtres — une pluie d'or, et des benefices, que l'on nommoit des choses saintes, destinés à l'usage de ces Sacrés Ministres, afin, que nul n'eut l'audace d'y pretendre, ni même le front d'y toucher. Pour mieux leurrer les Peuples, ces Prêtres faisoient les Prophètes, et protestoient de penetrer dans l'avenir, par le commerce, qu'ils se vantoient d'avoir avec les Dieux. Il n'est rien de si naturel, que de savoir sa destinée, ces Imposteurs en étoient trop bien informés, pour obmettre une circonstance si avantageuse à leur bât. Les uns s'établirent à Delos, les autres à Delphis, et ailleurs, ou par des Oracles ambigus, ils répondoient aux demandes,

qu'on leur faisoit. Les femmes même s'en méloient, et les Romains avoient recours dans les grandes calamités aux Livres des Sybilles. Les fous passaient pour Enthousiastes, ceux qui feignoient de converser avec les morts, étoient nommés Nécromanciens; d'autres, lisoient dans l'avenir, par le vol des oiseaux, ou par les entrailles des bêtes. Enfin les yeux, les mains, le visage, un objet extraordinaire, tout leur sembloit d'un bon, ou d'un mauvais augure, tant il est vrai, que l'ignorance recoit telle impression, que l'on veut, depuis qu'on a trouvé le secret de s'en prévaloir.

9.
Les ambitieux, qui ont toujours été desgrands Maitres en l'art de fourber, ont suivi cette route dans la fondation de leurs Loix, —

pour obliger le Peuple, de se soumettre de lui même, ils lui ont persuadé, qu'ils les avoient recus ou d'un Dieu ou d'une Déesse. Le celebre Moise, petit-fils d'un grand Magicien, au rapport de Justin Martir, s'étant rendu Chef des Hebreux, que l'on chassa d'Egypte par Edit, parce qu'ils l'infectoient, et de rogne et de lepre, dont ils étoient gatés. Cet heureux Politique fut un des plus adroits, à user de stratagemes. Après 6. jours de marche dans une penible retraite, il commenda à ces miserables bannis, de consacrer le septième à Dieu par un repos public, afin de faire croire, que ce Dieu le favorisoit, qu'il approuvoit sa Domination, et que personne n'eut l'audace de le contredire. Il ny eut jamais Peuple plus ignorant que celui là, ni par

consequent plus credule, dans une si belle occasion. Pour faire valoir son talent, Moïse fit accroire, que Dieu lui étoit apparu, que c'étoit par son ordre, qu'il prennoit leur conduite, qu'il l'avoit choisi pour les gouverner, et qu'eux mêmes seroient son Peuple, pour vû, qu'ils crussent ce, qu'il leur diroit de sa part. Ces pauvres malheureux, ravi de se voir adoptés par le Maître des Dieux, au sortir de la Servitude, applaudirent à Moïse, et jurèrent de lui obeir, son autorité étant confirmée, il songeat, à la perpetuer, et sous pretexte, d'établir un Culte Suprême, dont il se disoit le Lieutenant, il fit son frère et ses Enfants Chefs du Palais Royal, c'est à dire du lieu, où les Oracles se rendoient hors de la vuë, et de la présence du Peuple. Ensuite, il fit

ce, qui s'est toujours fait dans les nouveaux établissemens des prodiges, et des Miracles, dont les simples étoient éblouis; quelques uns étourdis, mais qui faisoient pitié à ceux, qui étoient pénétrants, et qui lisoient au travers de ses impostures. Quelque subtile que fut Moïse, et quelques bon tours, qu'il sut faire, il eut eu peine à se faire obéir, s'il n'avoit eu la force en main; la fourbe sans les Armes aiant rarement réussi. — Parmi ce grand nombre d'Idiots, il s'en trouvoit toujours, qui avoient le courage de lui reprocher sa mauvaise foi, que sous ces fausses apparences de justice, et d'égalité, il s'étoit emparé de tout; Que l'autorité Souveraine, étant attachée à son sang, nul n'avoit plus droit d'y prétendre

et qu'il étoit enfin moins leur Pere, que leur
 Tirann. Dans ces occasions, Moïse en rusé-
 politique, perdoit ces Esprits forts, et n'épar-
 gnoit aucun de ceux, qui blamoient son gou-
 vernement. Avec ces précautions, et en co-
 lorant ces supplices du nom de vengeances
 divines, il vécut toujours absolu, et pour-
 finir de la maniere, qu'il avoit commencé,
 c'est à dire, en fourbe, et en imposteur, il se
 précipita dans l'abime, qu'il avoit creusé
 au milieu d'une solitude, où il se retiroit,
 de tems en tems, pour prétexte, de conferer
 privement avec Dieu, pour inspirer à ses
 Sujets la soumission et le respect. Il se-
 jetta, dis-je, dans ce précipice, marque
 de longue main, afin que son corps, ne se
 trouvant point, on crut que les Dieux -

l'avoient enlevé, et qu'il étoit semblable à eux. Il n'ignoroit pas, que la mémoire des Patriarches, qui l'avoient précédé, étoient en si grande veneration, quoi qu'on eut trouvé leurs Sepulcres, mais cela ne suffisoit point, pour contenter une ambition comme la sienne. — Il falloit pour cela, qu'on le reverât comme un Dieu, sur qui la mort n'eut point de prise, à quoi tendoit ce, qu'il avança, lors qu'il commença à regner, qu'il étoit établi de Dieu, le Dieu de Pharaon. Elie à son exemple, Plin à l'imitation d'Elie, et tous ceux, qui ont eu la sotte vanité, d'éterniser leurs noms, ont caché le tems de leur mort afin qu'on les crut immortels.

10

Pour revenir aux Législateurs, il n'y en a —

point eu, qui n'aient fait descendre leurs Loix d'une Divinité, ou qui n'aient taché de faire croire, qu'ils étoient eux mêmes plus, ~~que les~~ qu'hommes. Numa aiant goûté les douceurs de la Solitude, eut peine à la quitter pour le Trône de Romulus, mais s'y voiant forcé par les acclamations publiques, il profita de la devotion des Romains, leur insinuant, qu'il conversoit avec les Dieux, et, que s'ils le vouloient pour Roi, ils devoient se résoudre, à observer des Loix, et des institutions divines, qui lui avoient été dictées par la Nimphe Egerie. Alexandre vouloit passer pour fils de Jupiter; Persée tenoit sa naissance au même Dieu, et de la Vierge Danæe, Platon d'Appollon, et d'une Vierge, ce qu'ils croient peut-être, à cause, que les

58.

Egyptiens soutenoient, que l'Esprit de Dieu —
πνευμα θεου pouvoit engrosser une Femme.

ii.
Jesus Christ.

Jesus Christ, qui n'ignoroit, ni les maximes ni
la science des Egyptiens, donna cours à cette
opinion, et la crut propre, pour le dessein —
qu'il méditoit, considerant, combien Moïse
s'étoit rendu celebre, parce qu'il avoit com-
mandé un Monde ignorant; il entreprit de ba-
tir sur ce fondement, et se fit suivre de
quelques Idiots, aux quels il persuada; que
le St. Esprit étoit son Pere, et sa Mere une
Vierge. Ces bonnes gens, accoutumés de se-
paier de songes, et de reveries, donnerent
dans ses sentiments, et crurent tout ce
qu'il voulût, d'autant plus volontier, —

qu'une naissance au dessus du commun étoit in-
 ouïe parmi eux. Etre né d'une Vierge par l'opera-
 tion du St. Esprit, étoit à leur égard quelque
 chose de plus, que ce qui disent les Tartares
 de leur Singis Cham, dont une Vierge fut aussi
 la Mere, mais que celle-ci n'avoit conçuë que
 par les raions du Soleil. Cela arriva dans
 un tems, où les Juifs lassés de leurs Juges*
 en vouloient avoir un visible, ainsi que les
 autres Nations. Comme le nombre des Sots
 est infini, il trouvoit des Sujets partout,
 mais son extrême pauvreté étoit un obsta-
 cle invincible à son élévation. Les Pharisiens
 * au premier Livre de Samuel Chap. IX. il est porté,
 que les Israelites étoient mal contents des Fils de
 Samuel qui les jugeoient, demanderent un Roi à
 l'exemple des autres Nations, aux quelles ils vouloient
 se conformer.

tantôt ravis de la hardiesse d'un homme de
 leur Secte q, tantôt jaloux, de son audace,
 le deprimoiient, ou l'élevoient, selon l'humeur
 inconstante de la Populace. Ainsi, quelque
 bruit qui couroit de sa Divinité, il étoit
 impossible, étant dénué, comme il étoit
 que son dessein pût réussir. Quelques mala-
 des qu'il guerit, quelques morts qu'il resus-
 citât, n'ayant ni argent ni Armée, il ne pou-
 voit manquer de perir. Mais avec cette pré-
 caution il y a apparence, qu'il n'eut pas
 moins bien réussi, que Moïse, Mahomet et
 ceux, qui ont eu l'ambition de s'élever au
 dessus des autres. Pil a été plus malheureux
 q Jes: Chr: étoit de la Secte des Pharisiéens, c'est à
 dire des misérables, les quels étoient tout opposés
 aux Saducéens, qui faisoient la Secte des Riches.

il n'a pas moins été adroit, et quelques endroits de son Histoire font foi, que le plus grand peché de sa Politique est de n'avoir pas assez pourvu à sa -
seureté. Du reste je ne vois pas qu'il eut plus mal pris ses mesures, que ces deux autres -
Legislateurs, dont la mémoire est demeurée l'arbitre de la France de tant de Peuple.

De
la Politique de Jesus Christ.

12.

Est il rien par exemple de plus subtil, que ce qu'il repartit au sujet d'une femme * surprise en adultere. Les Juifs lui aiant -
demandé: si on lapideroit cette miserable? au lieu de répondre positivement oui, ou non, par où il tomboit dans le piège, que ses

* St. Jean Chap: 8. v 3 etc.

Ennemis lui tendoient, la negative, étant directement contre la Loi, l'affirmative, le convaincant de rigueur, et de cruauté, ce qui lui eut aliéné les Esprits, au lieu, dis-je, de repartir, comme eut fait une ame commune, que celui, dit-il: qui est sans péché, lui jette la première pierre. Réponse adroite, et qui marquoit la présence de son Esprit. Un autre fois, étant en quis: s'il étoit permis de paier le Tribut à Cesar, et voiant l'image du Prince sur la pièce, il dit: qu'on eut à paier à Cesar, ce qui étoit à Cesar; la difficulté consistoit ^{en} ce qu'il se rendoit criminel de Lese Majesté, s'il nioit, que cela fut permis, et en disant qu'il l'étoit, il renversoit la Loi de Moïse, ce qu'il protesta ne vouloir pas faire, lors qu'il se crut encore trop —

foible, bien qu'il l'ait renversée depuis, lors qu'il se fut rendu celebre, et qu'il le put faire impunement, à l'exemple des Princes, qui promettent de confirmer les Privileges de leurs Sujets, pendant que leur Puissance n'est pas encore bien établie, mais qui se moquent ensuite de tenir leurs promesses, lors qu'ils se voient bien affermis. Quand les Pharisiens lui demanderent: de quelle autorité il se meloit, d'instruire, et de cathechiser le Peuple? d'abord entrant dans leur pensée, qui ne tendoit qu'à le convaincre de mensonge, soit qu'il repondit, qu'il étoit d'autorité humaine, parce qu'il n'étoit point du corps sacré de l'ancienne Loi, ni de ceux, qui étoient chargés de l'instruction du Peuple, soit qu'il se ventât de precher, par ordre exprès de Dieu, sa doctrine étant opposée

à la Loi de Moïse, pour se tirer de cet embarras eux mêmes, il leur demanda: au nom de qui ils croient que Jean batisât? Les Pharisiéens qui s'opposoient par politique, au bâteme de Jean, se fussent condamnés eux mêmes en avouant qu'il étoit de Dieu, s'ils ne l'avouoient pas, ils s'exposoient à la rage du populace qui s'imaginait le contraire. Pour sortir de ce mauvais, ils répondirent: qu'ils n'en savoient rien? A quoi Jes: Chr: replique: qu'il n'étoit pas aussi obligé de leur dire, pourquoi ni au nom de qui il prêchoit.

13.

Telles étoient les defaites du destructeur de l'ancienne Loi, et du Père de la nouvelle Religion, qui fut batie sur les ruines de l'ancienne, et telles en étoient, les semences

ou à dire les choses d'un Esprit désintéressé; il y a rien de plus divin que dans les autres sectes qui l'ont précédée. Son Fondateur qui n'étoit pas tout à fait ignorant, voyant l'extreme corruption de la Republique des Juifs, la jugea proche de sa fin, et crût qu'une autre devoit renaitre de ses cendres. La crainte d'être prévenu par des plus ambitieux que lui, le fit hâter, de s'établir par des moiens tout opposés à ceux de Moïse. Celui-ci commença, par se rendre terrible, et formidable aux autres Nations. Jes: Chr: au contraire les attira à lui, par l'espérance des avantages de l'autre vie, qu'on obtiendrait, disoit il; en croiant en lui, et au lieu que Moïse ne promettoit, que des biens temporels, pour l'observation de sa Loi. Jesus en fit esperer, qui ne finiroit

point, les Loix de l'un ne regardoient, que —
 l'exterieur, celles de l'autre, vont jusqu'à l'in-
 terieur, louant ou blamant, jusques aux pen-
 sées, et prenant en tout le contre pied de la
 Loi de Moïse. D'où il s'en suit, que Jes: Chr:;
 crût avec Aristote, qu'il est de la Religion,
 et des États, comme des autres individus,
 qui s'engendrent, et se corrompent, et que
 comme il ne se fait rien, que de ce qui s'est
 corrompû, nulle Loi ne succede à l'autre,
 qui ne lui soit toute opposée. Or, parce qu'on
 a de la peine à se resoudre à passer d'une
 Loi à une autre, et que la plus part des
 Esprits sont difficiles, à ébranler en matiere
 de Religion; Jes: Chr: à l'imitation des autres
 Nouveauteurs, eut recours aux miracles, qui ont
 toujours été l'écueil des ignorans, et l'azile des
 ambitieux.

Par ce moien le Christianisme étant fondé, et
Jes: Chris: profitant des erreurs de la politique de
Moïse, ne réussit en nul endroit si heureuse-
ment, que dans les mesures, qu'il prit pour
rendre sa Loi éternelle. Les Prophètes hebreux,
pensoient faire honneur à Moïse, en prédisant
un Successeur, qu'il lui ressembleroit, c'est à-
dire, un Messie, grand en vertus, puissant en-
bien, et terrible à ses Ennemis, et cependant
leurs Propheties ont produit un effet tout con-
traire, quantité d'ambitieux aiant pris de là
occasion de se dire le Messie promis, ce qui a
causé des revoltes, qui ont duré jusques à l'en-
tiere destruction de cette ancienne Republi-
que. Jes: Chr: plus adroit que les Prophètes
Mosaïques, pour couper pié de ceux, qui s'éle-
veroient contre lui, a prédit: qu'un tel homme

seroit le grand Ennemi de Dieu, les délices
des Démon, le goût de tous les vices, et la
désolation du monde. Après ces beaux éloges,
il n'est à mon avis personne, qui se voulut
dire Anti-Christ, et je ne vois pas, qu'on
puisse trouver de meilleur secret, que celui
là pour éterniser une Loi, bien qu'il n'y ait
rien de plus fabuleux, que le bruit, que l'on
fait courir, de ce prétendu Anti-Christ.
Saint Paul disoit de son vivant: qu'il étoit
déjà né, par consequent, qu'on étoit à la
veille de l'avancement de Jes: Chr.; cepen-
dant il y a plus de seize cens ans, depuis
la prédiction de la naissance de ce Précur-
seur, sans que personne en ait oui parler.
J'avoue, que quelques uns ont approprié ces
paroles à Ebion, et à Serinthus, deux grands

ennemis de Jes: Chr:, parce qu'ils combattoient sa prétendue divinité; mais on peut dire aussi, que si cette interpretation est conforme aux sens de l'Apôtre, ce qui n'est pas croiable, ces paroles designent dans tous les Siecles une infinité d'Anti-Christ, ny ayant point de vrais Savans, qui croient blesser la verité, en disant, que l'histoire de Jes: Chr: est une Fable*, et que la Loi est un Tissu de reveries, que l'ignorance a mise en vogue, et que l'interest entretient.

15.

On prétend néanmoins, qu'une Religion, qui subsiste sur des foibles fondemens, est toute
 * Le Pape Leon entrant un jour dans un Cabinet où ses Trésors étoient étalés, s'écria: Cette Fable de Jes: Chr: aide bien à nous enrichir.

divine, et surnaturelle, comme si on ne savoit pas qu'il n'y a point de gens plus propres, pour donner cours aux plus absurdes opinions, que les femmes et les Idiots. se n'est donc pas merveille, que Jes: Chr: n'eut point de Savans à sa suite. Il savoit, que sa Loi, et le bon sens, sont opposés, c'est pourquoi il déclame en tant d'endroits contre les Sages, et il les exclut de son Roiaume, où il n'admet que les pauvres d'esprit, les raisonnables ne se croient pas malheureux de n'avoir rien à démêler avec des insensés.

De la Morale de Jes: Chr:

46.

Pour ce qui est de sa Morale, y voit on rien de plus divin que dans les Ecrits des Anciens? ou plutôt que voit on qui n'en est un extrait?

ou du moins une imitation. St. Augustin * avoue: qu'il a trouvé dans quelques uns de leurs écrits, presque tout le commencement de l'Évangile - selon St. Jean, joint, que l'on trouve que cet Apôtre étoit tellement en possession de piller les Auteurs, qu'il n'a point fait difficulté, de voler aux Prophètes leurs énigmes, et leurs visions, pour en faire son Apocalipse, d'où viendrait la conformité qui se trouve entre la doctrine du Vieux Testament et celle de Platon, si non de ce, - que les Rabins et ceux, qui ont fait l'écriture d'un ramas de fragmens ont pillé ce grand Philosophe? Certes, la naissance du monde a plus de vrai semblance dans son Timée, que dans la Genese. Cependant, on ne peut pas dire, que cela vienne de ce, que Platon lût dans son voyage d'Égypte les Livres judaïques, Ptolomée

* Conf: Lib: III. . Cap: IX et XX.



dit St. Augustin * ne les aiant pas encore fait traduire quand Platon y alla. La description du pais, que Socrates fait à Simias, dans le Phaëton, a infiniment plus de grace, que le Paradis terrestre. Et l'Androgine, est sans comparaison mieux inventée, que tout ce que dit la Genese de l'extraction d'Eve de l'une des côtes d'Adam, y a-t'il rien qui se ressemble mieux, que ces deux embrasemens; celui de Sodome, et de Gomorre, et celui qui causa Phaëton. y a-t'il rien de plus conforme, que la chute de Lucifer, et de celle de Vulcain, ou celle des Géans, abimés par la foudre de Jupiter. y a-t'il rien de plus semblable; que Samson et Hercule, Elie et Phaëton, Joseph et Hippolite; Nabucodonosor et Licaon; Tantalé et le mauvais Riche; la manne des

* Conf: L. VII. Cap: IX et XX.

Israelites, et de l'Ambrosie des Dieux. S^t. Augustin *, S^t. Cirille et Theophilacte, également Jonas à Hercule surnommé Trinoxium, par ce qu'il fut trois jours, et trois nuits dans le ventre d'une Baleine. Le Fleuve de Daniel, représenté au Chap: VII. de ses Propheties, est une imitation visible du Periphlegeton, dont il est parlé au Dialogue de l'immortalité de l'Ame. On a tiré le péché originel, de la Boîte de Pandore; le Sacrifice d'Isaac, et de Jephthé, de celui d'Iphigenie, en la place de la quelle, une biche fut substituée. Ce qui se dit de Loth, et de sa femme, est tout à fait conforme, à ce que l'on raconte de Daucis et de Palemon. L'Histoire de Persée et de l'Orque est le fondement de celle de S^t. George, et du Dragon qu'il tua. Enfin il est constant

* Cité de Dieu Liv: 3. Cap: 3. 4.

que les Auteurs de l'Écriture, ont transcrit presque de mot à mot, les oeuvres d'Hésiode et d'Homère.

17.

Pour Jes: Chr: Celsus montrait au rapport d'Origène * qu'il avoit tiré de Platon ses plus belles sentences, telle est celle qui porte qu'un chameau & passeroit plutôt par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé à une personne riche d'entrer dans le Roiaume de Dieu. C'est à la secte des Pharisiéens, dont il étoit, que ceux, qui croient en lui, doivent la créance de l'immortalité de l'ame, de la resurrection, de l'Enfer, et la plus part de sa morale, où je ne vois rien de plus admirable, que dans celle d'Épictète, d'Épicure et de quantité d'autres. Ce dernier étoit proposé par St. Hierôme, * Lib. VII. contre Celsum. & Luc: 18. v 25.

comme un homme, dont la vertu faisoit honte
aux meilleurs chrétiens, observant, que tous ses
couverts, n'étoient remplis que d'herbes, de fruits
et d'abstinences et dont la volupté étoit si tem-
perée, que ses meilleurs répas n'étoient, qu'un
peu de fromage, de pain et d'eau. Avec une vie
si frugale, ce Philosophe tout Païen qu'il étoit,
disoit: qu'il aimoit mieux être infortuné, et
raisonnable que riche, et opulent, sans avoir la
droite raison, ajoutant qu'il est rare que la for-
tune, et la sagesse se trouvent en un même
sujet, et qu'on ne sauroit être heureux, ni vi-
vre avec plaisir qu'autant, que nôtre félicité,
est accompagnée de prudence, de justice, et
d'honnêteté, qui sont les qualités de la vraie
et solide volupté. Pour Epictete, je ne crois
pas, que jamais homme, je n'excepte pas —

Jes: Chr:, ait été plus austere, plus ferme, plus
 égal, et plus dégagé, qu'il a été. Je ne dis rien,
 qu'il ne soit aisé de prouver, mais de peur de
 passer les bornes, que je me suis prescrites,
 je ne rapporterai les belles actions de sa vie,
 qu'un exemple de sa constance. Etant Escla-
 ve d'un Affranchi, nommé Epaphrodite, qui
 étoit Capitaine des Gardes du Corps de Né-
 ron, il prit fantaisie à ce brutal, de lui tordre
 la jambe. Epictete s'apercevant, qu'il y pre-
 noit plaisir, lui dit, en souriant: qu'il vo-
 ioit bien que le jeu ne finiroit pas, qu'il ne
 lui eut cassé la jambe. En effet la chose
 arrivée, comme il l'avoit predite, he bien con-
 tinua-t-il: d'un visage égal et riant, na-
 vois-je pas bien dit que vous me rompriez
 la jambe, y eut-t-il jamais de constance.

pareille à celle-là et peut on dire que Ies: Chr: ait été jusques là. Lui, qui pleuroit et suoit de peur à la moindre allarme qu'on lui donna, et qui témoigna à sa mort une bassesse d'ame, qu'on n'a point vuë dans la plus part de ses Martirs. Si l'injure du tems, ne nous eut point ravi le Livre qu'Arien avoit fait de la vie et de la mort de nôtre Philosophe; je m'assure que nous ver-rions bien d'autres exemples de sa patience. Je ne doute pas, qu'on ne dise de cette action, ce que les ignorants disent des vertus des Philo-sophes: savoir, que c'est une vertu, dont la va-nité est la Mere et qui n'est point en effet ce qu'elle paroît, mais je sai aussi bien, que ceux qui tiennent ce langage, sont gens qui disent en chaire tout ce qui leur vient à la bouche, et qui croient avoir bien gagné —

l'argent, que les Etats leur donnent, pour
 instruire le Peuple de cette façon; voiant
 bien, que cela est l'unique remede de le tenir
 en bride et de l'endourcir dans l'esclavage,
 quand ils ont déclamé contre des gens, qui
 sont les seuls Savans, qui sachent ce que c'est,
 que la droite raison, et la veritable vertu. —
 Tant il est véritable, que rien au Monde n'ap-
 proche si peu des mœurs des vrais Savans,
 que les actions de ces ignorans, qui les décri-
 ent, et qui semblent n'avoir étudié, que
 pour parvenir à un poste, qui leur donne du
 pain, qui s'idolâtrant, et s'applaudissent,
 quand ils l'ont obtenu, comme s'ils étoient
 parvenus, à un état de perfection, bien qu'il
 ne soit pour ceux, qui l'obtiennent, qu'un
 état d'amour propre, d'aise, d'orgueil, et de

volupté, où la plus part ne suivent rien, moins, ~~moins~~ que les maximes de la Religion qu'ils professent. Mais laissons des gens, qui ne savent ce que c'est que vertu, pour éplûcher la Divinité de leur Maître. Après avoir examiné sa Politique, et sa Morale, nous n'avons rien, ou de plus divin que dans les Ecrits des anciens, voyons si la réputation qu'il a suivie après sa mort, est une marque qu'il soit Dieu; Le Peuple est si accoutumé aux faux raisonnemens, que je m'étonne, qu'on prétend en tirer aucune saine consequence. L'expérience fait foi, qu'il n'a de part à suivre que ce, qui n'a rien de réel, et qu'il ne fait ~~rien~~ et ne dit rien, qui ne marque de l'inconstance. Cependant c'est sur ces chimères, qu'ont roulé de tout tems les plus communes opinions, malgré les efforts des Savans, qui s'y sont toujours opposés. Quelques

soins que ceux ci aient pris à déraciner les fa-
 daises, le Peuple ne les a quitté qu'à près en avoir
 été fou. Moïse eut beau se vanter, d'être le-
 Lieutenant du Dieu des Dieux et prouver
 sa mission par des signes extraordinaires, -
 pour peu qu'il s'absentât: se qu'il faisoit de
 tems en tems, pour conferer disoit il avec
 Dieu, ce qu'a fait Numa Pompilius, et ce-
 qu'on fait aussi beaucoup d'autres Legisla-
 teurs, pour peu, dis-je, qu'il s'absentât, il ne
 trouvoit à son retour, que les traces des -
 Dieux, que les Hebreux avoient vû en Egypte.
 Il eut beau les tenir 40. ans au Desert, pour
 leur faire perdre l'idée de ceux, qu'ils avoient
 quitté, n'en étant pas encore rassasié, ils en
 vouloient, qui marchassent devant eux, Exod:
 32. xi. et les adoroient opiniatremment,

quelque supplice qu'on leur fit souffrir à cet égard, la seule haine qu'on leur inspira pour les autres Nations par un orgueil, dont les plus Idiots sont capables, leur fit perdre insensiblement, le souvenir des Dieux d'Égypte, pour l'attacher à celui de Moïse que l'on adora quelque tems, avec toutes les circonstances, qui étoient marquées dans la Loi, mais que l'on quitta peu à peu, pour suivre celle de Jes: Chr: par je ne sai quelle inconstance, qui fait courir au changement.

18

Les plus ignorants des Hebreux, aiant donné le plus de vogue à la Loi de Moïse, aussi ces gens-là furent les premiers, à courir après Jes: Chr:, et comme le nombre en est infini, et qu'ils aiment les uns les autres, ce n'est pas



merveille, que ces erreurs se répandirent si aisément. Ce n'est pas, que les Nouveauteurs ne content toujours de la peine, mais la gloire, qu'on en espère adoucit les difficultés. Ainsi les Disciples de Christ, tous miserables qu'ils étoient à sa suite, étant souvent réduits, à se nourrir des grains de blé, qu'ils faisoient tomber des épis, et à se voir honteusement exclus des lieux, où ils pensoient entrer pour se reposer de leurs fatigues, ne commencèrent à se rébuter, que lors qu'ils virent leur Maître entre les mains des Bourreaux, et hors d'état, de leur donner les biens, l'éclat, et le grandeur, qu'il leur avoit promis. Après sa mort, ses Disciples au désespoir, de se voir frustrer de leur espérance, et poursuivis des Juifs, qui les vouloient traiter, comme ils

avoient traité leur Maître, font de nécessité vertu, et se répandent, par les contrées au seul rapport d'une femme *, ils débitent sa resurrection, sa filiation divine, et le reste des fables, dont les Evangelies sont pleines. La peine, qu'ils avoient, à s'avancer parmi les Juifs, les fit résoudre à chercher les Gentils, et à tenter s'ils seroient plus heureux parmi eux, que parmi les Juifs, mais comme il falloit pour cela, plus de science qu'ils n'en avoient, les Gentils étant Philosophes, et trop amis de la raison, pour se rendre à des bagatelles, ils gagnèrent un jeune homme d'un Esprit bouillant, et actif, un peu mieux instruit que des Pécheurs, ou plutôt, plus grand babilard, lequel s'associant avec eux, par un coup

* Joh: 7. 0. 18.

du ciel, qui le renda aveugle : car sans cela la fourbe seroit inutile : j'attira quelques âmes foibles, par la crainte des peines d'un Enfer, tiré des Fables des Poëtes Anciens, par l'espérance d'un Paradis, qui n'est guere plus supportable, que celui de Mahomet, si bien, que les uns et les autres procurerent à leur Maître l'honneur de passer pour un Dieu, ce que lui même de son vivant n'avoit pû obtenir. En quoi le Sort de Jes: Chr: ne fut meilleur, que celui d'Homere, six des Villes, qui l'avoient chassé, et méprisé durant sa vie, s'étant battues après sa mort, à qui auroit son corps.

49.

On voit par là que le Christianisme depend comme tout autre chose du caprice des hommes, dans l'opinion des quels tout passe pour

bon ou mauvais, suivant l'humeur, où ils se trouvent. Davantage, si Christ étoit Dieu, rien ne lui pourroit résister; car St. Paul * est témoin, que nul ne peut résister à sa volonté. Encore que ce passage soit directement opposé à un ** de la Genese, où il est dit: que tant les désirs, que les appetits de l'homme, se rapportent à lui, et qu'il en est le Maître, ce qu'on allegue de peur d'oter le libre arbitre au Roi des animaux, c'est à dire, à l'homme, pour lequel seul on veut, que Dieu ait créé l'univers. Mais, sans nous engager dans un labyrinthe d'erreurs, et de contradictions visibles, dont nous avons assez parlé, disons quelque chose de Mahomet, lequel a fondé une Loi sur des Maximes tout opposées à celle de Jes: Chr.

* Rom: 9. v. 13. ** Gen: 3. v. 6.

De Mahomet.

A peine ses Disciples avoient ils éteint la Loi de Moïse, pour introduire la Chrétieneté, que les hommes, suivant leur caprice, et leur inconstance ordinaire, suivirent un nouveau-
 Legislateur, qui s'éleva par les Armes, ainsi que Moïse. Le titre specieux de Prophete, et d'Envoyé de Dieu, ne lui manqua non plus, qu'à eux. Aussi n'eut il pas moins d'adresse, à faire des miracles, et à donner adroitement, dans les passions du Peuple; d'abord à leur imitation il se vit escorter d'une populace ignorante, à la quelle il debitoit les nouveaux Oracles du Ciel. Ses miserables amorcés par les fades promesses, et par les comtes de cet Imposteur, répandirent sa renommée, et l'exalterent en sorte,

que celle de ses Prédecesseurs diminua peu à peu. Apparemment Mahomet n'étoit pas un homme, à fonder un Empire, il n'excelloit ni en Politique, ni en Philosophie, il ne savoit ni lire, ni écrire, il avoit même si peu de fermeté, qu'il eut souvent abandonné son entreprise, s'il n'y eut été comme forcé, par l'adresse de son compagnon. Mais puis qu'il y a réussi, il n'y a point de fou, qui ne puisse esperer de devenir Legislateur. Dès qu'il commença à s'élever, et que son nom devint celebre en Arabie, Coreis puissant Arabe, jaloux, qu'un homme de néant eut l'audace d'abuser le Peuple, se déclara son Ennemi, et traversa son entreprise, mais le Peuple enfin persuadé, que Mahomet conféroit continuellement avec Dieu, et ses Anges, l'em-

porta sur son ennemi. La Famille de Coreis —
 aiant eu du dessous, et Mahomet se voiant
 suivi d'une foule, qui le croioit un homme —
 divin, ne craignit plus que son Compagnon,
 de peur, que celui-ci ne decouvrit son im —
 posture; il songeat à le prevenir, et pour
 le faire plus surement, il l'accabla de gran —
 des promesses, et lui jura, qu'il ne vouloit
 devenir grand, que pour lui faire part d'un
 bien, auquel il avoit contribué. Nous tou —
 chons, dit il au tems de nôtre élévation,
 nous sommes suivis d'un grand Peuple,
 que nous avons gagné, mais il s'agit de le
 confirmer par l'artifice, que vous avés si
 heureusement inventé. En même tems, il
 lui persuade de se cacher dans la fosse aux
 Oracles, c'est un lieu, dont il se servoit, —

pour contrefaire la voix de Dieu, proche de laquelle il alloit passer avec ses Proselites. Ce pauvre homme, leurré par les douces paroles de ce fat, contrefait l'Oracle à son ordinaire si bien, que Mahomet passant à la tête d'une multitude infatuée de son faux mérite, il s'écria comme de coutume; Moi, qui suis vôtre Dieu, je vous proteste, que j'ai établi Mahomet pour être le Prophete de toutes les Nations, ce sera de lui, que vous apprendrés ma véritable Loi, par ce que les Juifs et les Chrétiens l'ont altéré. Il y avoit long-tems, que cet homme jouit ce rôle, mais enfin il en fut païé d'une maniere assés ingrate, car Mahomet entendant cette voix, qui le proclamoit homme divin, se tourna vers le Peuple, et lui com-menda au nom de Dieu, qui le reconnoissoit

pour son Prophete, de combler de pierres cette fosse, d'où étoit sorti en sa faveur un témoignage si authentique, en mémoire de la pierre, que Jacob éleva pour signe, que Dieu lui étoit apparu. Ainsi perit ce miserable, qui avoit contribué à l'exaltation de Mahomet, et c'est sur cet amas de pierres, que le dernier des plus celebres Imposteurs a établi sa Loi. Le fondement est si solide, et fixé de telle sorte, qu'après plus de mille ans de Regne, on ne voit point encore d'apparence, qu'il soit sur le point d'être ébranlé.

U. J.

Ainsi Mahomet s'éleva et fut plus heureux que Jes: Chr:, en ce, qu'il vit avant sa mort le progrès de sa Loi, ce que celui-ci ne put faire à cause de sa pauvreté, il le fut même

plus que Moïse, qui par un excès d'ambition, se précipita sur ses derniers jours, comme nous avons dit, car outre, qu'il mourût en paix, et au comble de ses souhaits, il avoit quelque certitude, que sa doctrine subsisteroit après sa mort, l'ayant accommodée au genie de ses sectateurs, nés, et élevés dans l'ignorance, ce qu'un habile homme n'eut pû faire. Voilà Lecteur ce qui se peut dire de plus remarquable de ces trois celebres Legislatateurs. Ils étoient tels, que nous les avons dépeints, c'est à vous à voir, s'ils méritent, que vous les imitiés, et si vous êtes excusable de vous laisser conduire à des guides, que l'ambition a élevés, et que l'ignorance éternise. Pour vous guerir de l'un, et de l'autre, lisés ce, qui suit d'un Esprit libre, lisés le avec attention et vous éprouverés infailliblement, que c'est la pure verité.

Verités Sensibles et Evidentes.

Moïse, Jes: chr: et Mahomet, étants tels, que nous l'avons dit, il est certain, que ce n'est point dans leurs Ecrits, qu'il faut aller chercher la véritable idée de Dieu, les apparitions, et les conférences divines du premier, et du dernier, et la filiation divine du second, sont des impostures, que vous devés fuir si vous aimés la verité.

Dieu est un Etre simple, ou une extension infinie, qui ressemble, à ce qu'il contient, c'est à dire qu'il est materiel, sans être néanmoins, ni juste, ni misericordieux, ni jaloux, ni rien de ce, qu'on s' imagine, et qui par consequent, n'est ni punisseur, ni remu-

nerateur; cette Idée de punition, et de recompense ne pouvant tomber dans l'esprit, que des ignorans, qui ne conçoivent cet Être simple, qu'on nomme Dieu, que sous des images, qui ne lui conviennent nullement. Au lieu que ceux, qui se servent de l'entendement, sans confondre ses opérations, avec celles de l'imagination, et qui ont la force de se défaire des préjugés, d'une mauvaise éducation, ceux là dis-je, sont les seuls, qui en aient une idée saine, claire, et distincte, l'envisagent comme la Source de tous les Êtres, et qui les produit, sans distinction, l'un n'étant pas plus que l'autre à son égard, et l'homme ne lui coûtant pas plus à produire qu'un vermisseau ou qu'une fleur. 3.

C'est pourquoi il ne faut pas croire, que cet-

Être simple et étendu, qu'est ce qu'on nomme communement Dieu, fasse plus de cas d'un homme que d'une fourmi; d'un Lion, que d'une fêtu; qu'il y ait rien à son égard de beau, et de laid, et de bon ou de mauvais, de parfait, ou d'imparfait etc: qu'il soit ému de ce, que les hommes font, ou disent, susceptible d'aimer, ou de haine, ni en un mot, qu'il songe plus à l'homme, qu'au reste des créatures, de quelque nature qu'elles soient, toutes ces distinctions, ne sont, que pures inventions d'un Esprit borné, ce qui veut dire, que l'ignorance les a inventées, et que l'intérêt les fomenté.

4.

Ainsi tout homme de bon sens ne croira, ni ciel, ni Enfer, ni Ame, ni Esprit, ni Diable de la maniere qu'on en parle commune.

ment, tous ces grands mots n'ayant été forgés,
que pour aveugler ou pour intimider le Peuple.
Que ceux donc, qui en veulent savoir la verité,
lisent ce, qui suit d'un Esprit libre, et s'accou-
tument à ne donner leurs jugemens, qu'avec
beaucoup de reflection.

5.

Une infinité d'Astres, que nous voions au dessus
de nous, ont fait admettre autant de corps -
solides, où ils se meuvent, parmi les quels il
y en a un destiné à la Cour Celeste, où Dieu
est comme un Roi au milieu de ses courti-
sans, qui est le séjour des bien-heureux, et
où l'on feint, que les bonnes ames s'enlevent,
en quittant le corps et ce Monde. Mais sans
nous arrêter à une opinion si frivole, et que
nul homme de bon sens n'admet, il est certain,



96.

que c'est
le Ciel.

que ce qu'on appelle Ciel, n'est autre chose que
que la continuation de nôtre air, plus subtil
et plus épuré, où ces Astres se meuvent, sans
être soutenus par aucune Masse solide, de mê-
me que la Terre, qui est effectivement suspen-
due au milieu de l'air, est ~~une~~ mue et agitée.

6.

que
est que
enfer.

Comme l'on s'est imaginé un Ciel, qui est à ce
qu'on dit le séjour des bien-heureux, aussi bien
que celui de Dieu, ainsi, qu'il l'étoit parmi
les Païens des Dieux, et des Déeses, on s'est
figuré depuis comme eux, un Enfer ou lieu
sous-terrain, où l'on dit, que descendent les
Ames des méchans, afin d'y être tourmentées.
Mais ce mot d'Enfer proprement, et dans sa
signification naturelle, ne signifie autre-
chose, qu'un lieu bas, lequel les Poëtes ont



inventé, pour opposer à la demeure des Habitans celestes, qu'ils disoient être fort haute, et élevée. C'est ce, que porte le mot infernus ou inferi des Latins, et celui des Grecs Ἰδύς, c'est à dire lieu bas ou obscur, tel qu'est le Sepulchre, et tout autre lieu bas et obscur.

De l'Âme.

L'Âme est quelque chose de plus délicat, et plus difficile à traiter, que ne sont le Ciel, et l'Enfer, c'est pourquoi il est à propos, pour satisfaire la curiosité du Lecteur, d'en parler un peu plus au long. Avant que de dire ce, que c'est, je veux lui faire part de ce, qu'en ont pensé les plus celebres Philosophes, mais je le ferai en peu de mots, afin qu'ils le retiennent avec plus de facilité. Les uns ont dit: que l'ame

est un Esprit, ou une Puissance immatérielle: d'autres une par celle de la Divinité, quelques uns un Air très-subtil, et d'autres une harmonie de toutes les parties du corps, et d'autres enfin, que c'est la plus mince et la plus subtile partie du sang, qui s'en sépare dans le cerveau, et se distribue par les nerfs, de sorte, que la source de l'ame, c'est le coeur, où elle s'engendre, et le lieu où elle fait ses plus nobles fonctions, c'est le cerveau, parce qu'elle y est plus épurée des parties grossières du sang. Voilà les principaux sentiments qu'on a eu de l'ame. Mais pour les rendre plus sensibles, divisons les en corporelles et incorporelles, et lisons leurs Auteurs, afin de ne s'y point tromper. 2

Pythagore et Platon ont dit: que l'ame est

incorporelle, c'est à dire un Être capable de subsister sans l'aide du corps, et qui se peut mouvoir de soi même. Que toutes les Ames, particulier des animaux, sont des portions incorporelles, et immortelles, et de même nature, qu'elle, et comme on conçoit, que cent petits feux sont de même nature qu'un grand, d'où ils ont été tirés.

3.

Ces Philosophes ont crû l'univers animé d'une substance immatérielle, immortelle, invisible, sachant tout, qui se meut toujours, et qui est la source de tout mouvement, et que toutes les Ames en sont de petites parcelles. Or, comme ces Ames sont très pures, et infiniment au dessus des corps, elles ne s'y unissent pas disent ils immédiatement, mais par le moien d'un corps subtil, comme la-

flamme, ou de cet air mince, et étendu que le vulgaire prend pour le ciel. Ensuite, elles prennent un corps encore moins subtil, puis un autre, un peu plus grossier, et toujours ainsi par degré, jusques à ce, qu'elles puissent s'unir aux corps sensibles des animaux, où elles descendent comme dans des cachots ou dans des sepulchres. La mort de l'ame disent ils, est la vie du corps, où elle est comme ensevelie, et où elle n'exerce que faiblement ses plus nobles fonctions. Au contraire la mort du corps, est la vie de l'ame, parce qu'elle sort de sa prison, se débarasse de la matiere, et se réunit à l'ame du Monde, d'où elle est sortie. Ainsi suivant cette pensée, toutes les Ames des Animaux sont de même nature, et la diversité de leurs fonctions, ne-

vient, que de la diversité & différence du corps, où elles entrent. Outre cela, Aristote admet un entendement universel, commun à tous les hommes, et qui fait à l'égard des entendemens particuliers, ce que la lumière, rendant les objets intelligibles. Le Philosophe définit l'ame ce qui nous fait vivre, concevoir et mouvoir. — Mais il dit pas, quel est cet Être, qui est la source, et le principe de ces nobles fonctions, et par conséquent, ce n'est point chés lui, qu'il faut chercher l'éclaircissement des doutes, qu'on a sur la nature de l'ame.

4.

Desearque, Asclepiade, et en quelque façon Gallien, ont crû aussi l'ame incorporelle, mais d'une autre manière, car ils ont dit: que ce n'est autre chose, que l'harmonie de toutes

Les parties du corps, c'est à dire ce, qui resulte d'un melange exact des éléments, et de la disposition des parties, des humeurs, et des Esprits. Ainsi disent ils: comme la santé n'est pas une partie de celui, qui se porte bien, quoi quelle soit en lui; de même, quoi que l'ame soit dans l'animal, ce n'est point une de ses parties, mais un mutuel accord, de toutes celles dont il est composé. Surquoi il est à remarquer, que ces Auteurs croient l'ame incorporelle, sur un principe tout opposé à leur intention, car dire qu'elle n'est point un corps, mais seulement quelque chose inséparablement attaché au corps, c'est à dire en bonne école, qu'elle est tout à fait corporelle, puis qu'on appelle corporel, non seulement ce, qui ne peut être séparé de la matiere. Voilà les noms de

ceux, qui ont crû l'ame incorporelle, ou imma-
 terielle, qui, comme vous voies, ne sont pas d'ac-
 cord avec eux mêmes, et qui par consequent ne
 meritent pas d'être crûs. Venons à ceux, qui
 ont avoué, quelle est un corps.

5.

Diogene a crû, quelle est faite d'air, d'où il a
 inferé la necessité de respirer, et la definit:
 un air, qui passe de la bouche par les pumons
 dans le coeur, où il s'échauffe et d'où ensuite
 il se distribue dans tout le corps. Leucipe,
 et Democrite ont dit, quelle est de feu, et que
 comme le feu, elle est composée d'atomes, qui
 penetrent aisément toutes les parties du corps,
 et le font mouvoir. Hippocrate a dit quelle
 est un composé d'eau, et de feu, et Empedocte
 de quatre Elements. Epicure a crû comme

Democrite, que l'ame est composée de feu, mais il ajoute, que dans cette composition, il entre de l'air, une vapeur, et une autre substance, qui n'a point de nom, et qui est le principe du sentiment, que de ces quatre substances différentes, il se fait un esprit très subtil, qui se répand par tout le corps, et qui se doit appeller l'ame. 6,

Des cartes soutient aussi pitoiablement, que l'ame n'est point materielle, je dis pitoiablement, car jamais Philosophe ne raisonna si mal sur ce sujet que ce grand homme. Voici comment il s'y prend. D'abord dit il: il faut douter de l'existence de tous les corps, et croire, qu'il n'y en a point, puis raisonner de cette maniere: il n'y a point

de corps, je suis pourtant, donc ne suis je pas un corps, et par consequent je ne puis être qu'une substance, qui pense. Quoique ce beau raisonnement se détruise assés de lui même, je dirai néanmoins en peu de mots, ce, que j'en pense; premierement le doute qu'il propose est totalement impossible, car bien que l'on puisse quelques fois ne point penser, qu'il y ait des corps, il n'est néanmoins impossible de douter, qu'il y en ait quand on y pense. Secondement, quiconque croit, qu'il n'y a point de corps, doit être assuré, qu'il n'en est pas un, nul ne pouvant douter de soi même. Or, s'il en est assuré, son doute est inutile; en troisieme lieu, lors qu'il dit que l'ame est une substance ou une chose qui pense, il ne nous dit rien de nouveau, car c'est de quoi chacun convient, mais la difficulté est de

106.

déterminer ce que c'est que cette Substance qui pense et c'est ce qu'il ne fait ~~rien~~ non plus que les autres. Pour ne point biaiser comme il a fait, et pour avoir la plus saine idée, que l'on puisse avoir de l'ame, qui dans tous les animaux, sans excepter l'homme, est de même nature, et n'a des fonctions différentes, que par la diversité seule des organes, et des humeurs, il faut croire, ce qui s'en suit. Il est certain, qu'il y a dans le Monde un Esprit très subtil, ou une matiere très deliée, et toujours en mouvement, dont la Source est dans le Soleil, et le reste est repandu dans tous les autres corps, plus ou moins, selon leur nature, ou leur consistance. Voilà que c'est que l'ame du Monde, ce qui le gouverne, et le vivifie, et dont quelque portion, est distribuée à —

toutes les parties, qui le composent. Cette Ame est le feu le plus pur, qui soit dans l'univers. Il ne brule pas de soi même, mais par les differens mouvements, qu'il donne aux particules des autres corps, où il est insinué, il brule, et fait ressentir sa chaleur, le feu visible a plus de cet Esprit que l'air, celui-ci plus, l'eau et la terre en a beaucoup moins. Entre les mixtes, les planetes en ont plus que les Mineraux, et les animaux encore plus. Enfin ce feu étant enfermé dans le corps, il les rend capables de sentiment, et c'est ce, que l'on appelle ame, ou ce qu'on nomme Esprits animaux, qui se repandent dans toutes les parties du corps. Or, il est certain, que cette Ame, étant de même nature dans tous les animaux, se dissipe dans la mort de l'homme, ainsi que dans

celle des bêtes. D'où il s'en suit, que ce, que les Poètes et les Theologiens nous chantent de l'autre Monde, est une chimere, qu'ils ont faite, et débitée pour des raisons, qu'il est aisé de deviner.

Des Esprits
qu'on nomme Demons.

Nous avons dit assés amplement, comment la créance des Esprits s'est introduite parmi les hommes, et comment ces Esprits n'étoient que des Phantômes qui n'existoient, que dans leur imagination. Les Anciens Philosophes n'étoient pas assés éclairés, pour expliquer au menu Peuple ce, que c'étoit que ces Phantômes, mais ils ne laissoient pas de lui dire ce, qu'ils en pensoient. Les uns voiant, que ces Phantômes se-

dissipoient, et n'avoient nulle consistance, les appelloient immatériels, incorporels, des formes sans matiere, des couleurs et des figures, ajoutant, qu'ils pouvoient se revetir d'air comme d'un habit, lors qu'ils vouloient se rendre visibles aux yeux des hommes. Les autres disoient: que c'étoient des corps animés, mais qu'ils étoient fait d'air, ou d'une matiere plus subtile, qu'ils épaissoient à leur gré, lors qu'ils vouloient paroître.

2.
Si ces deux sortes de Philosophes étoient opposés dans l'opinion qu'ils avoient des Phantômes, ils s'accordoient dans le nom, qu'ils leur imposoient, car tous les appelloient Démons, en quoi ils étoient aussi mal fondés, que ceux, qui croient voir en dormant les ames des défunets, ou que c'est leur ame, qu'ils voient, quand ils

se regardent dans un miroir, ou enfin qui croient que les Etoiles qu'ils voient dans l'eau, sont les ames de ces Etoiles. Après cette sottle imagination, ils tomberent dans une erreur, qui n'est quere moins supportable, lors qu'ils crurent, que ces Phantômes avoient un pouvoir illitimé, créance absurde, mais ordinaire aux ignorants, qui s'imaginent, que ce qu'ils ne connoissent point, est quelque puissance infinie.

3.

Cette ridicule opinion ne fût pas plutôt divulguée, que les Souverains s'en servirent, pour appuyer leur autorité. Ils établirent une créance touchant les Esprits, qu'ils appellerent Religion, afin que la crainte que le Peuple auroit de ces Puissances invisibles, les tint dans leur devoir, et pour le faire avec plus

de poids, ils distinguèrent les Démonns en bons, et en mauvais. Ceux là, pour exciter les hommes à observer leurs Loix, et ceux-ci, pour les retenir, et les empêcher de les enfreindre. — Or pour savoir ce, que c'est que les Démonns, il ne faut que lire les Poëtes Grecs, et leurs Histoires, et sur tout ce, qu'en dit Hesiodé dans sa Theognie, où il traite amplement de la Generation, et de l'origine des Dieux.

4.

Les Grecs ont été les premiers, qui les ont inventés, et de chés eux, ils sont passés par le moien de leurs Colonies, et de leurs victoires dans l'Asie, dans l'Égypte, et dans l'Italie. C'est où les Juifs qui étoient dispersés à Alexandrie, et ailleurs, en ont eu connoissance. Ils s'en sont servis heureusement,

comme les autres Peuples, mais avec cette différence, qu'ils n'ont pas nommés Démons comme les Grecs, les bons, et mauvais, reservant au seul bon Démon le nom d'Esprit de Dieu, et appellant Prophètes ceux, qui avoient ce bon Esprit, joint, qu'ils nommoient Esprit divin, ce, qu'ils tenoient pour un grand bien; et sacerdotin, Esprit malin au contraire, ce, qu'ils estimoient un grand mal.

5.

Cette distinction de bien, et de mal, fit appeller Demoniacques, ceux, que nous nommons Lunatiques, insensées, furieux et epileptiques, — comme aussi ceux, qui leur parloient un langage inconnu. Un homme mal fait, et mal propre, étoit à leur avis possédé d'un Esprit immonde, et un muet d'un Esprit muet. —

Enfin ces mots d'Esprit, et de Demon leur devinrent si familiers, qu'ils en parloient en toute rencontre, d'où il est évident, que les Juifs croient comme les Grecs, que les Phantômes n'étoient pas de pures chimères, ni des visions, mais des Êtres réels, qui existoient independamment de l'Imagination.

6.

De là est venu, que la Bible est toute semée de ces mots Esprit, Demon, et Lémoniaque, mais il n'y est dit nulle part, comment, et quand ils furent créés, ce qui n'est pas pardonnable à Moïse, qui s'est mêlé dit-on, de parler de la création du ciel, de la Terre, des hommes. Non plus qu'à Jes: Chr:, qui parle assés d'AnGES, et d'Esprits bons, et mauvais, mais sans dire néanmoins, s'ils

sont matériels, ou immatériels. Ce qui fait bien voir, qu'il n'en savoit que ce, que les Grecs avoient appris à leurs Ancêtres. En quoi il n'est pas moins blamable, que de refuser à tous les hommes la vertu, la foi et la piété, qu'il assure leur pouvoir donner. Mais pour revenir aux Esprits, il est certain, que ces mots, Demon, Satan, Diable, ne sont point des noms propres, qui designent quelque individu, et qu'il n'y eut jamais, que les ignorans portés à le croire, tant des Grecs, qui les inventerent, que des Juifs, chés qui ils passerent depuis, que ceux-ci en furent infectés, ils approprierent ces noms, qui signifient ennemi, accusateur, et exterminateur, tantôt aux Puissances invisibles, tantôt à leurs propres ennemis, c'est

à dire, aux Gentils, les quels ils disoient habi-
ter le Roiaume de Satan, ny aiant qu'eux,
dans leur opinion, qui habitassent celui de
Dieu.

7.
Comme Jes: Chr: étoit Juif, et par conse-
quent fort imbû de ces fautes opinions des
Grecs, on lit par tout dans ses Évangiles,
et dans les écrits de ses Disciples, ces mots
de Diable, de Satan, d'Enfer, comme si c'étoit
quelque chose de réel et d'effective, cepen-
dant il est vrai, ainsi que nous l'avons fait
voir, qu'il n'est rien de plus visionnaire,
et quand ce, que nous avons dit ne suffiroit
pas, pour le prouver, il ne faut que deux
mots, pour convaincre les plus opiniâtres.
Tous les chrétiens demeurent d'accord, que
Dieu est le premier principe, et la source

de toutes choses, qu'il les a créés, qu'il les conserve, et que sans son secours elles tomberoient dans le néant. Suivant ce Principe il est certain, que Dieu a créé ce, qu'on appelle Diable, et Satan, aussi bien, que tout le reste, et soit, qu'il l'ait créé bon, ou méchant, de quoi il ne s'agit pas ici, il s'en suit de ce principe, que s'il subsiste tout méchant qu'il est, comme l'on dit, ce ne peut-être, que par l'entremise de Dieu. Or, comment peut on concevoir, que Dieu maintienne une creature, non seulement qui le maudit sans cesse, et qui le hait mortellement, mais qui s'efforce de lui débaucher ses amis, pour avoir le plaisir de le maudire, par une infinité des bouches! comment dis-je, peut-on comprendre, que Dieu entretienne le Diable,

pour lui faire du pis qu'il peut, pour le détronner
 s'il le pouvoit, et pour détourner de son Service
 ses Elus, et ses Serviteurs? quel est le bât de
 Dieu en cette rencontre? ou plutôt que nous veut
 on dire, en parlant du Diable, et de l'Enfer?
 Si Dieu peut tout, et qu'on ne puisse rien sans
 lui, d'où vient, que le Diable le hait, qu'il le
 maudit, et qu'il lui enleve ses Amis? ou il
 en est d'accord, il est certain, que le Diable
 en le maudissant ne fait que ce, qu'il doit, —
 puis qu'il ne peut que ce, que Dieu veut, et par
 consequent ce n'est point le Diable, mais Dieu
 même, qui se maudit, chose à mon avis très-
 absurde. S'il n'en est pas d'accord, il n'est
 pas vrai, qu'il soit tout-puissant. Ainsi il y
 a deux principes, l'un du bien, et l'autre du
 mal, l'un qui veut une chose, l'autre qui

fait tout le contraire; où conduit ce raisonnement! à faire avouer, sans réplique, qu'il n'est ni Dieu, ni Diable, ni Ame, ni Enfer de la façon qu'on le dépeint, et que les Theologiens, c'est à dire ceux, qui débitent des fables pour des vérités, sont des gens de mauvaise foi, et qui abusent malicieusement de la crédulité des Peuples, pour leur insinuer ce, qu'il leur plaît, comme si le vulgaire n'avoit besoin, que des chimères, ou qu'il ne dût être nourri, que de ces viandes fades, où il ne se voit, que du vuide, du néant, de la folie et pas un grain de sel, de vérité, et de sagesse, il y a longtêms, qu'on est infatué de cet absurde raisonnement, mais de tout tems aussi il s'est trouvé des Esprits sinceres, qui se sont recriés contre une

pareille injustice, ainsi que nous venons de faire,
dans ce petit traité. Ceux qui aiment la vérité
y trouveront sans doute une grande conso-
lation et c'est à ceux-là, que je veux plaire,
sans me soucier en nulle manière de ceux,
à qui les prejuges tiennent lieu d'Oracles
infaillibles.

Fin.



120

20

